



La Gazette du 221B

Webzine d'études et d'actualités sur l'univers de Sherlock Holmes

Edito



Ce numéro de la Gazette va nous faire voyager.

Londres, comme toujours, sera notre point de départ, mais nous suivrons les pas de Sherlock Holmes aux quatre coins du Royaume-Uni, comme l'a fait

John Moorewood pour The Gazetteer, puis nous ferons un tour en Italie pour découvrir une série holmésienne fort peu connue qui fut diffusée sur la RAI en 1968. Enfin, nous traverserons l'Atlantique pour rencontrer Steven Doyle qui nous dévoile son parcours holmésien, ses (nombreuses) activités et ses projets.

Merci à [Macha the Ferret](#), auteure d'une magnifique illustration qu'elle a offerte pour ce numéro.

Bonne lecture à tous !

Sommaire



Édito et news de l'univers de Sherlock Holmes.....p 1

Interview et portrait SHinois de John Morewood, créateur de The Gazetteer.....p 2

John Minton par Mark Gatiss.....p 7

Chronique du cinéma holmésien : la série Sherlock Holmes italienne de 1968.....p 9

Des oranges et des oies : métaphores et procédés narratifs dans le Canon.....p 13

Interview et portrait SHinois de Steven Doyle.....p 15

La littérature au temps de Sherlock Holmes : Newgate novels, penny dreadfuls et sensation novels, les premières crime fictions de l'ère victorienne.....p 20



La japanimation Moriarty le patriote dévoile son casting principal

La maison de production IG production, qui a entrepris d'adapter le manga Moriarty le patriote en anime (ou japanimation), vient de dévoiler la liste des acteurs qui donneront leurs voix aux personnages principaux.

Sôma Saitô interprétera le personnage principal, William James Moriarty, professeur de mathématiques et consultant en criminologie.

Takuya Satô et Chiaki Kobayashi incarneront les deux frères du héros et Makoto Furukawa donnera vie à Sherlock Holmes.

La date de sortie n'a pas encore été annoncée.



Sherlock : les chroniques russes

Il s'agit d'une nouvelle série consacrée à Sherlock Holmes réalisée par Nurbek Egen.

Lorsque Holmes arrive à Saint-Pétersbourg, à la poursuite de Jack l'éventreur, il rencontre un médecin de haut rang, le docteur Kartsev, un homme instruit et fiable mais devenu alcoolique après la perte de sa femme et de sa fille. Le docteur Kartsev, comme son homologue Watson, devient le guide et l'assistant de Sherlock... On y découvrira le détective féroce de Dostoïevski.

La serie sera disponible sur la plate-forme russe OTT fin 2020.



Alors qu'on spéule encore sur le troisième volet des aventures de Sherlock Holmes avec Robert Downey Jr. dans le rôle titre, l'acteur a publiquement apporté son soutien à la demande de restauration d'anciens films holmésiens. L'UCLA Film & Television Archive et les Baker Street Irregulars uniront leurs forces pour remettre la main sur les premières adaptations au cinéma des enquêtes du résident de Baker Street. Les recherches seront menées notamment aux Etats-Unis, en Angleterre et en France, pour rassembler des œuvres ou des extraits d'œuvres, et ainsi reconstruire l'histoire de Sherlock Holmes au cinéma.

Actualités holmésiennes

INTERVIEW DE JOHN MOOREWOOD

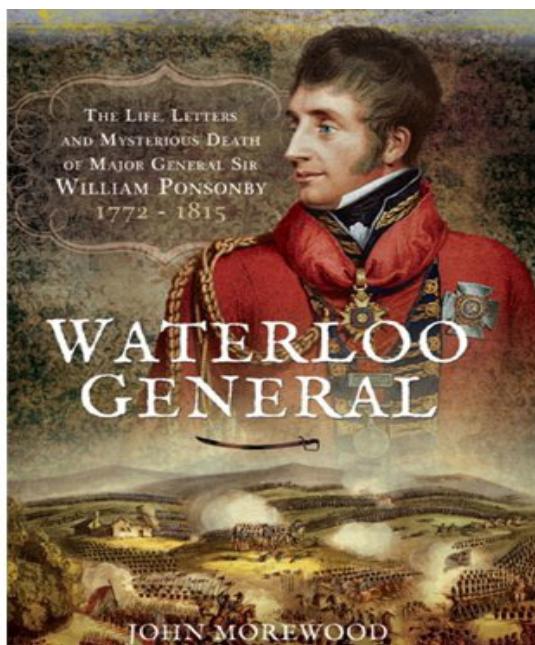


Membre de la Société Sherlock Holmes de Londres, John Morewood est aussi un historien dont l'étendue et la profondeur des connaissances forcent l'admiration. Mais c'est aussi un homme de terrain, toujours désireux d'examiner les textes originaux et les sources.

Aujourd'hui, il évoque pour la Gazette du 221B la nouvelle démarche qu'il est en train de développer : Créer une phototèque en ligne de tous les lieux holmésiens.

G221B : Bonjour John, pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs ?

John Morewood : Je m'appelle John Morewood. J'ai rejoint la Société Sherlock Holmes de Londres en 2014. J'ai lu toutes les aventures de Sherlock Holmes quand j'étais à l'école - j'ai l'impression



que c'était il y a mille ans, et en effet, c'est presque le cas ! J'ai travaillé dans la finance jusqu'à ma retraite, et je suis maintenant un guide touristique professionnel, historien et auteur. Je suis spécialisé dans les guerres Napoléoniennes et je suis actuellement en train de terminer mon doctorat - mais il n'est pas consacré à Napoléon !

G221B : Vous avez récemment inauguré The Gazetteer, hébergé sur le site Web de la Société Sherlock Holmes de Londres. Pourriez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet ?

John Morewood : The Gazetteer contient des géolocalisations et des photos des lieux mentionnés et décrits dans Sherlock Holmes. Elles sont classées par aventures et par régions pour que les holmésiens puissent virtuellement visiter les lieux. Pour l'instant, nous n'avons que les lieux situés en Angleterre - mais plus tard, il y aura aussi ceux d'ailleurs ! Vous trouverez un bref résumé de chaque aventure et une description de chaque lieu avec une carte. Il y a une photo du lieu tel qu'il est aujourd'hui et, dans la mesure du possible, ce à quoi il ressemblait à l'époque où l'histoire fut écrite.

G221B : Comment est né ce projet ?

John Morewood : J'ai toujours été convaincu que Arthur Conan Doyle avait des bâtiments et lieux spécifiques en tête quand il a écrit ses histoires. Certaines de ses idées ont été inspirées plusieurs bâtiments. Par exemple la description de Baskerville Hall est influencée par au moins trois bâtiments différents, l'un d'entre eux n'était même pas dans le Devon ! La Société Sherlock



Holmes de Londres, pendant les weekends qu'elle organise à Londres en mai, fait découvrir certains emplacements selon une perspective holmésienne. En automne, nous visitons une région en Angleterre où l'une des histoires se déroule.



C'est un fantastique weekend mais le nombre de participants est limité et, si vous ne pouvez pas vous y rendre, il peut se passer six ans avant qu'une nouvelle occasion se présente. C'est là que The Gazetteer entre en jeu. Il rassemble le savoir de personnes comme Thomas Bruce Wheeler, Bernard Davies et d'autres membres la Société Sherlock Holmes de Londres pour que vous puissiez visiter ces lieux quand bon vous semble !

G221B : Depuis combien de temps avez-vous travaillé sur ce projet avec les autres membres de la SHSL ?



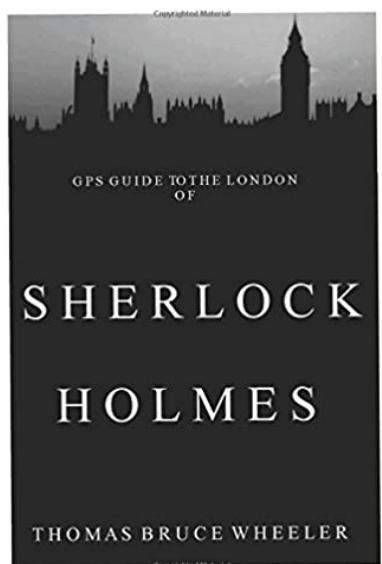
Lew House / Lewtrenchard Manor - Un des modèles possible pour Baskerville Hall (crédit photo : The Gazetteer)

John Morewood : J'ai eu l'idée il y a près de deux ans et le conseil d'administration s'y est déclaré très favorable. Nous avons commencé à produire du contenu dès l'année dernière, mais nous voulions disposer d'une base de données relativement importante avant la mise en ligne. Pour l'instant, nous en sommes à environ 25% des informations que nous voudrions publier et, comme vous le savez, nous avons lancé la première version du site le mois dernier.

G221B : Avez-vous pris contact avec des historiens et experts locaux pour ce projet pour avoir des anecdotes sur les différents lieux ?

John Morewood : Nous nous sommes basés sur le livre de Thomas Wheeler *GPS guide to the London of Sherlock Holmes*. Il ne contient pas de photos, mais il est très utile pour se rendre directement sur les lieux. Bernard Davies, qui nous a quittés en 2010,

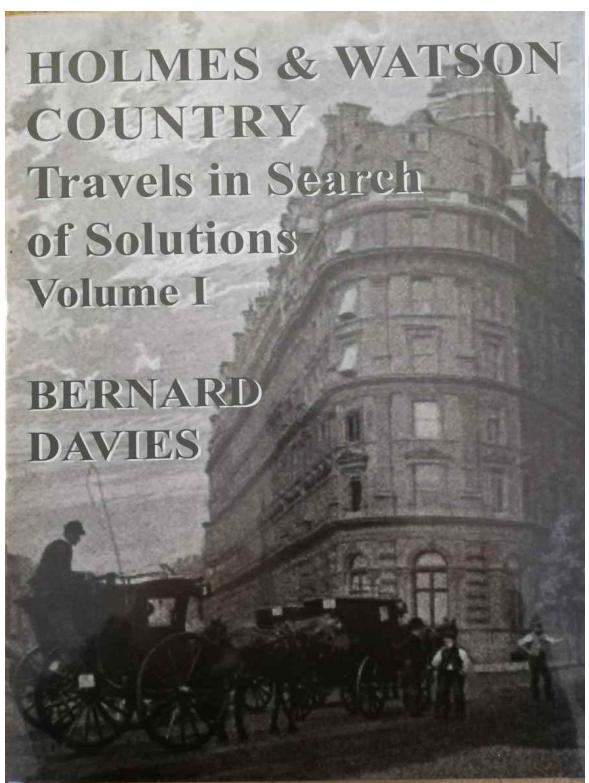
a publié deux excellents ouvrages intitulés *Holmes and Watson Country* dans lesquels il suggérait des lieux pour certaines des aventures. Là encore, il n'y avait pas de photos mais des cartes. Pour *Le Chien des Baskerville*, il y a l'excellente étude de Philip Weller, *The Hound of the Baskerville: hunting the Dartmoor Legend*.



Nous avons également utilisé le savoir des membres de la Société et exploré les librairies et archives locales pour obtenir des illustrations d'époque.

G221B : A-t-il été difficile de compiler un si grand nombre de lieux parmi les aventures de Holmes ?

John Morewood : Nous avons seulement traité un roman et 14 nouvelles, soit 25% de l'ensemble de l'oeuvre. Il y a donc encore beaucoup à faire ! Le vrai défi concerne les illustrations. Nous devons visiter





La Gazette du 221B

les lieux pour prendre les photos et fouiller dans les archives locales pour dénicher des illustrations des sites et des bâtiments tels qu'ils étaient il y a cent ans. C'est là qu'il est utile d'avoir une équipe répartie dans tout le pays. Ashley Mayo qui vit dans le Hampshire et Nick Utechin à Oxford ont été d'un grand secours. Et heureusement, j'habite moi-même près de Londres et je suis allé en vacances dans le Devon l'année dernière pour y prendre des photos.

G221B : Y'a t-il des lieux mentionnés dans les aventures qui n'existent plus de nos jours ?

John Morewood : Malheureusement, oui. Londres a souffert des aménagements urbains modernes ainsi que des dégâts causés par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. En dehors de Londres, certaines propriétés ont disparu. Fow-



The Royal Links Hotel - Cromer (crédit photo : The Gazetteer)

lescombe dans le Devon, qui a été décrit comme un des modèles les plus probables pour Baskerville Hall, est maintenant en ruines. Le Royal Links Hotel Cromer, où Conan Doyle et Fletcher Robinson ont séjourné et esquissé l'histoire du Chien des Baskerville a été détruit par un incendie en 1949. Néanmoins, il est étonnant de constater qu'un bon nombre de choses ont survécu.

G221B : Avez-vous l'intention d'inclure des lieux mentionnés dans les aventures qui se trouvent à l'extérieur du Royaume-Uni ? Nous pensons bien égoïstement à la France...

John Morewood : Absolument. Une fois la Grande-Bretagne terminée, nous commencerons à chercher plus loin et nous aurons besoin de l'aide de nos amis du monde entier, notamment aux USA, en

Australie, en Allemagne, en Suisse et, bien sûr, en France!



Grosvenor Mansions, Grosvenor Square, Londres

La résidence de Lord St Simon, dans *Le Gentleman célibataire*, photographiée de nos jours (crédit photo : The Gazetteer)

G221B : Comment voyez-vous cette incroyable encyclopédie évoluer avec le temps ? Allez-vous explorer des endroits mentionnés dans des adaptations holmésiennes (livres, séries TV et/ou films) ?

John Morewood : Nous avons l'intention d'ajouter une catégorie « lieux holmésiens », qui ne sont pas référencés dans les livres, mais par exemple dans des séries et films, ainsi que des emplacements liés à la vie de Conan Doyle.

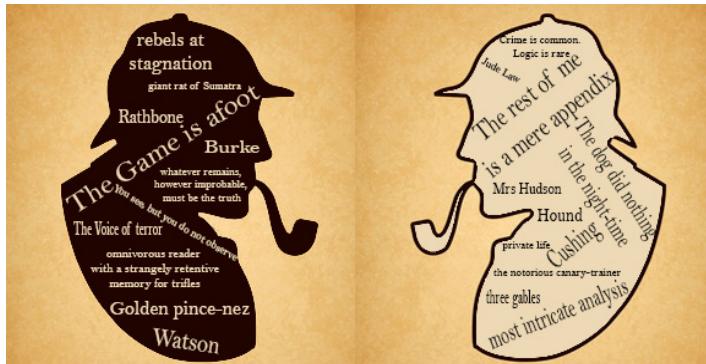
G221B : C'est un véritable projet herculéen que vous avez entrepris. Y'a t-il un moyen pour d'autres fans de Holmes de vous aider ?

John Morewood : Absolument. Avoir des images de bonne qualité est vraiment essentiel. Il faut du temps et de l'argent pour visiter les lieux, donc si quelqu'un a des photos de bonne qualité pour les 45 histoires restantes, ce serait merveilleux. Et si quelqu'un a des informations sur des lieux en dehors du Royaume-Uni, qu'il n'hésite pas à nous contacter !

Vous pouvez consulter [The Gazetteer](http://www.thegazetteer.com) sur le site de la Société Sherlock Holmes de Londres.



LE PORTRAIT SHINOIS DE JOHN MOREWOOD



Si vous étiez une aventure de Sherlock Holmes ?

- *Les Hommes dansants*, où on peut découvrir que le «e» est la lettre la plus courante en anglais et comment aborder le décryptage d'un code ?

Si vous étiez un lieu ou un objet canonique ?

- Le revolver que Sherlock Holmes utilise pour tuer le chien, dans *Le Chien des Baskerville*.



Si vous étiez une qualité du détective ?

- Sa capacité à remarquer les détails. Non pas que j'en sois capable, au contraire, mais j'adorerais l'être !

Et un défaut ?

- Comme Holmes, je peux être exaspéré quand les gens ne voient pas ce qui me semble évident. Contrairement à Holmes, j'ai appris à ne pas le faire remarquer aux autres !

Si vous étiez un criminel ou un méchant ?

- Carruthers dans *Le Cycliste solitaire*. Malgré tous ses défauts, il finit par agir honorablement !

Si vous étiez une femme présente dans le canon ?

- Sûrement Irene Adler. J'aime sa manière d'être plus maline que Holmes, au point d'utiliser sa technique du déguisement.

Si vous étiez une untold story ?

- « La mort subite du Cardinal Tosca ». On imagine qu'il s'agit de transactions louches dans au sein du clergé.

Si vous étiez un pastiche ?

- *The Horse of the Invisible* par William Hope Hodgson. Mais je ne promets aucune récompense si vous parvenez à déduire sur quelle histoire ce livre est basé.

Si vous étiez un film ou une série télé sur Sherlock Holmes ?

- Sûrement le *Sherlock* de la BBC, saison 1 et 2, adaptations des aventures pour le 21^e siècle.

Si vous étiez un acteur qui a joué Sherlock Holmes ?

- Jeremy Brett ! On est tous influencés par l'acteur qui a joué Holmes pendant notre jeunesse.





LE PORTRAIT SHINOIS DE JOHN MOREWOOD

Et un Watson ?

- David Burke, le premier Watson de la série avec Brett. J'aime son courage mais aussi son désespoir face au manque de civilité de Holmes.

Si vous étiez une question sans réponse dans les histoires ?

- « Si vous avez besoin de moi pour le procès, mon adresse et celle de Watson seront quelque part en Norvège. » C'est à la fin de *Peter le Noir*. Je me demande ce que ça veut dire !



Si vous étiez une odeur, une couleur ou un son en lien avec Sherlock Holmes ?

- Le sourire de Holmes : « Holmes passa outre le compliment, même si son sourire montrait que cela ne lui avait pas déplu. » (*Les propriétaires de Reigate*). Même quand on préfère rester modeste, on apprécie toujours de recevoir des éloges.

Si vous étiez une citation canonique ?

- « Vous voyez mais vous n'observez pas ». Je l'ai utilisée si souvent...

Racontez-nous un souvenir heureux lié à Sherlock Holmes ?

- Après la mort de ma mère en 2014, mon

premier loisir a été le week-end dans le Dartmoor de la Société Sherlock Holmes de Londres. J'ai rencontré des gens formidables qui sont maintenant de bons amis !



Si vous pouviez rencontrer Sherlock Holmes, Watson ou Arthur Conan Doyle, qu'aimeriez-vous qu'ils vous disent ?

- Je demanderai à Watson comment il a enduré à la fois l'impolitesse et l'intelligence de Holmes pendant si longtemps !





JOHN MINTON PAR MARK GATISSL (EN)QUÊTE INTIME ET PERSONNELLE

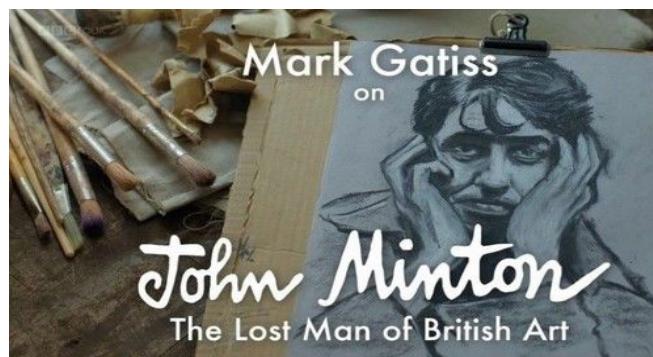
Les chemins des énigmes de Sherlock Holmes nous amènent parfois dans des directions inattendues... Suivre la carrière de Mark Gatiss, l'un des deux ré-inventeurs du célèbre détective, c'est en effet prendre un de ces chemins de traverse où se croisent des goûts et des couleurs infiniment variés, nourris d'une curiosité que l'on imagine sans limites.



Par Nathalie BRETECHER
professeure d'histoire-géographie
Contact@gazette221b.com

Parmi les talents de Mark Gatiss, le moins connu de notre côté de la Manche est sans doute celui de documentariste.

Le voici auteur d'un portrait, diffusé sur BBC 4, qui nous fait découvrir le peintre anglais John Minton. Au-delà d'une découverte artistique, on est touchés par l'implication de Mark Gatiss envers son sujet. N'en apprend-on pas autant sur sa sensibilité à lui, sur son propre rapport à l'art et au



public et sur le mal qu'a parfois l'artiste à faire comprendre son oeuvre ? Que nous dit-il précisément ?

Nous découvrons d'abord le peintre d'un temps difficile, celui de l'après-guerre dans un Londres dévasté par le blitz. Sans éluder les paysages cauchemardesques et inquiétants (on peut penser aux gravures de Dürer), Minton montre aussi un monde, une nature dont on retrouve les couleurs après le désastre. Voici les lieux branchés d'une exubérante renaissance (Soho a des airs de notre Saint-Germain des Prés d'après-guerre). Voici surtout les sentiers du pays de Galles ou les falaises de Corse, où Mark Gatiss met ses pas dans ceux du peintre, avec d'émouvants effets de fondu-enchaîné. Au passage, vous découvrirez une représentation surprenante pour nous, habitués que nous sommes aux images des peintres Fauves, de la lumière méditer-



John Minton - Monastery, Corbara, Corsica, 1947

ranéenne... De même, la période de l'après-guerre en Angleterre, comme ailleurs, est aussi un temps difficile pour s'afficher comme homosexuel : John Minton s'en fait également l'écho dans son oeuvre et dans ses écrits, ce que l'auteur du documentaire





La Gazette du 221B

nous montre non sans une certaine admiration. Mêlée à une réflexion nostalgique et métaphysique sur la fuite du temps, cette admiration devant la beauté et l'engagement de l'oeuvre est omniprésente dans ce film. Les effets de mise en scène sont subtils et nous donnent vraiment l'impression de découvrir l'ampleur de la production du peintre mais aussi de l'auteur (acteur également, ne l'oublions pas).

Mais nous rencontrons aussi un artiste à la fois égaré et oublié (c'est le double sens du titre du documentaire) perdu dans l'ambivalence de la renommée...

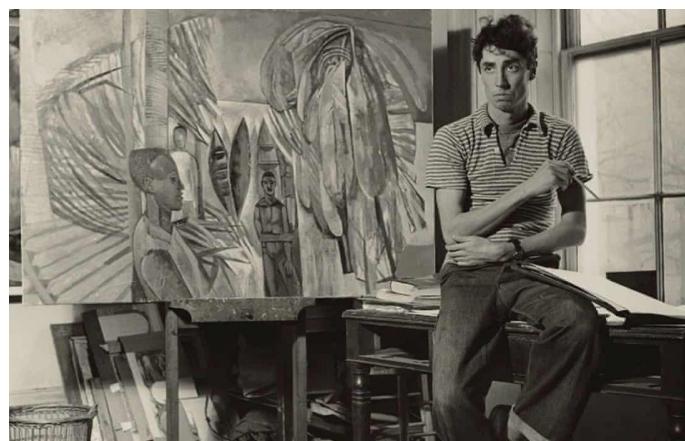


John Minton - The Outskirt, 1941

Un peintre aussi connu - il illustre des ouvrages grand public de cuisine et de voyage - est-il digne du panthéon culturel ? Et notre réalisateur de déplorer cette froideur des critiques de l'époque et d'après, plus enclins à louer l'avant-garde et l'abstraction britanniques (Bacon) ou américaines (Rothko) que le trop populaire et figuratif Minton... Ne pourrait-on pas imaginer que Mark Gatiss, à la fois ambitieux sur le contenu culturel de son oeuvre et soucieux de toucher le grand public (et non exempt d'une certaine fascination sur la figure de l'artiste maudit) trouve là un reflet à ses propres inquiétudes devant l'accueil parfois mitigé de son travail, par exemple sur les deux dernières saisons de Sherlock ? On a ici envie de le rassurer sur le fait que cette suspicion de futilité lorsqu'on est populaire ne pèse pas sur les artistes uniquement en Grande-Bretagne, comme il semble le croire...



Cette suspicion a pesé lourd sur le destin de Minton, dont le documentaire n'élude pas l'issue funeste (le peintre, après de sombres années noyées dans l'alcool et les fêtes, mit fin à ses jours en 1957), traitée avec sensibilité. Et surtout, la conclusion est lumineuse, au-delà de cet aspect tragique, et insiste sur un héritage, un "don", à faire sortir de



l'oubli. Mark Gatiss se montre ici un remarquable passeur, et se donne à découvrir sous un autre jour que ce pour quoi il est a priori connu, tout comme le peintre dont il a esquissé le portrait.



["John Minton, the lost man of British art"](#)



La Gazette du 221B

275 productions holmésiennes au compteur d'IMDB... Cela valait bien une rubrique dans la Gazette du 221B. Eh bien, la voici ! Dans chaque numéro, Xavier Bargue, érudit et passionné de séries et films holmésiens, va braquer les projecteurs sur un de ses coups de cœur.

CHRONIQUES DU CINÉMA HOLMÉSIEN : CONNAISSEZ-VOUS LA SÉRIE SHERLOCK HOLMES ITALIENNE DE 1968 ?



Xavier BARGUE
Le Cercle Holmésien de Paris
cercleholmesiens.fr

*Dans la liste des adaptations holmésiennes oubliées ou méconnues se trouve la série *Sherlock Holmes* de 1968, avec Nando Gazzolo dans le rôle-titre. Malgré ses piétres qualités techniques et ses lenteurs scénaristiques, cette série n'est pas dénuée d'intérêt et mériterait d'être réhabilitée.*

À l'automne 1968, pendant que la BBC diffusait sa série *Sherlock Holmes* avec Peter Cushing dans le rôle titre, la RAI italienne diffusait quant à elle sa propre série holmésienne avec Nando Gazzolo dans le rôle de Sherlock Holmes et Gianni Bonagura dans le rôle de Watson. Il va sans dire que la première série est passée à la postérité, mais pas la seconde.

« **Holmes, parlo italiano adesso !** »

Cette série italienne se compose de six épisodes d'environ une heure chacun, soit six heures de nanar holmésien au total. Trois épisodes sont adaptés du *Chien des Baskerville* sous le titre *L'Ultimo dei Baskerville* (Le Dernier des Baskerville) et trois épisodes sont



adaptés de *La Vallée de la peur*, qui garde cette fois son titre d'origine (*La Valle della paura*). Cette série se compose donc en réalité de deux téléfilms indépendants, chacun divisé en trois épisodes (il faut suivre !)

Ces deux téléfilms ont longtemps été difficiles à trouver, mais sont désormais facilement accessibles sur YouTube. Ne me demandez pas si c'est légal, je n'en sais rien. Tapez simplement « *L'Ultimo dei Baskerville* 1968 » ou « *La Valle della paura*

1968 » sur Google et vous serez servis. Encore faut-il comprendre l'italien. Mais cela n'est pas forcément nécessaire : sachez que toute la série a été sous-titrée en français pour une diffusion en cercle fermé entre amateurs de raretés holmésiennes. Sans cela, il aurait été difficile d'écrire cet article.

La mystérieuse affaire de la caméra brouillée et du micro grésillant

Que dire de cette série qui n'intéresse qu'une poignée de cinéphiles holmésiens ? Beaucoup de choses, et surtout beaucoup de choses négatives pour commencer.

On est en effet frappé d'entrée de jeu par les piétres qualités techniques de ces deux téléfilms. Ce n'est pas la faute de YouTube, ni de votre connexion internet, si l'image vous paraît floue à l'écran. Le terme « flou » est d'ailleurs un euphémisme. Par un étrange phénomène dû à une pellicule ou une caméra de mauvaise qualité, l'image a tendance à « baver » (terme peu poétique, désolé) au point que les contours de certains personnages semblent parfois fantomatiques. On a ainsi quelques doutes au tout début de *L'Ultimo dei Baskerville* : le personnage devant la cheminée est-il le fantôme d'Hugo Baskerville ? Non ma bonne dame, c'est juste Sir Charles qui bave sur votre écran.





La Gazette du 221B

Les six épisodes souffrent également d'une mauvaise prise de son. Un grésillement électrique vient régulièrement ponctuer les répliques des acteurs ainsi que les longs silences qui caractérisent cette série (nous allons y revenir). Notons toutefois que ce grésillement s'accorde à merveille avec le « flou » de l'image, procurant ainsi au spectateur le sentiment d'explorer les bas-fonds les plus inexplorés et inexplorables du cinéma holmésien.

« Holmes, je bâille... »

Le cahier des doléances ne s'arrête pas là. Nous évoquons les longs silences de cette série. Pour illustrer cette idée, notons à titre d'exemple que la première réplique de *L'Ultimo dei Baskerville* n'intervient qu'après cinq minutes d'un long travelling dans le manoir de Sir Charles, qui nous permet d'admirer la pendule, la décoration, la galerie des tableaux et même la rambarde des escaliers. Jean-Luc Godard lui-même n'aurait pas osé faire des travellings aussi ennuyeux. « Travellings » au pluriel, notez bien, car le problème est récurrent. *La Valle della paura* nous offre de la même manière un travelling de plusieurs minutes pour nous présenter le 221B Baker Street. À la fin de cette longue prise de vue, la caméra reste bloquée sur Toby pendant une trentaine de secondes jusqu'à ce que le



gentil toutou veuille bien se lever pour rejoindre Sherlock Holmes. Les aléas du direct, sans doute... « Lent », « mou » et « soporifique » sont donc des adjectifs d'une grande acuité pour qualifier le rythme de ces adaptations. Un problème accentué par le jeu des acteurs, qui ont une fâcheuse tendance à parler lentement, en introduisant dans leurs répliques des silences sensés intensifier le suspense. « En combien de temps... pensez-vous... que l'on peut prononcer... une seule phrase... Watson ? ». Réponse : en 30 secondes dans certains cas ! En cas d'insomnie, n'allez pas chez votre médecin, regardez cette série. Effet garanti.

« Je vous avais donné plus de charisme dans mes récits, Holmes ! »

Puisque nous parlons des acteurs, attardons-nous sur le sujet en commençant par Nando Gazzolo, qui incarne donc Sherlock Holmes. Son physique n'est pas des plus holmésiens. Certes, l'acteur est grand, mais adieu regard perçant, nez aquilin, visage creusé et cheveux coiffés en arrière. Rien de bien grave cependant : depuis Robert Downey Jr. et Benedict



Cumberbatch, nous sommes habitués à voir sur nos écrans des Sherlock Holmes au physique « non-canonical ». De ce point de vue, nous dirons donc que cette série italienne était avant-gardiste.

Watson apparaît quant à lui sous des traits plutôt empotés, mais on ne pourra pas non plus en faire un reproche : le cinéma a toujours été sévère avec ce cher docteur.

Au-delà du physique des acteurs, qu'en est-il de leur jeu ? Ah ma bonne dame, c'est la question qui fâche. Pour résumer, le jeu de l'ensemble des acteurs est théâtral, dans le sens où l'on croirait assister par moments à une pièce de théâtre filmée. Vous avez forcément déjà eu ce sentiment en regardant certains téléfilms. Le phrasé très lent de certains personnages pour « créer du suspense » est l'une de ces techniques qui semblent « inspirées du théâtre ». À l'inverse, d'autres acteurs surjouent parfois les émotions ou les traits de caractère de leur personnage, éventuellement à grand renfort de gestuelle. On pense ici à Madame Douglas dans



La Gazette du 221B

dans *La Valle della paura*, qui passe des cris aux larmes pendant les trois heures du téléfilm. Citons également l'inspecteur Mason, qui surjoue le policier autoritaire et borné hurlant sur tout monde. Pénible !

« Ces adaptations prennent des libertés avec mes écrits ! »

Résumons : la série est mal filmée et mal jouée. Ça part donc très mal. Qu'en est-il du scénario, ou plutôt des deux scénarios ? Eh bien contrairement à ce que l'on pourrait croire, il y a ici de bonnes surprises. La série est globalement fidèle aux romans d'origine, tout en parvenant à introduire de temps à autre des digressions originales qui viennent donner un certain intérêt aux deux adaptations. Dans *L'Ultimo dei Baskerville*, on apprend par exemple au cours de l'enquête qu'Henry Baskerville a menti et se trouvait déjà en Angleterre au moment de la mort de son oncle. Ho ho ! Sir Henry aurait-il voulu se débarrasser de son oncle pour toucher l'héritage ? C'est l'une des pistes envisagées. Dans *La Valle della paura*, un nouveau personnage est introduit. Il s'agit de M. Turner, bibli-



thécaire de son état, dont on sait qu'il avait passé une partie de la soirée avec John Douglas juste avant le meurtre de ce dernier. Plusieurs éléments laissent penser qu'il pourrait être impliqué dans l'affaire, ou du moins qu'il sait des choses dont il refuse de parler. Même si le personnage est particulièrement mou, cet ajout est intéressant et vient casser la linéarité de l'adaptation. On notera également que ce téléfilm se conclue d'une manière différente du roman d'origine.

« Holmes, je suis devenu intelligent ! »

Les deux adaptations ne sont donc pas dénuées de qualités et nous terminerons cet article sur une touche encore plus positive en soulignant, malgré les défauts précédemment évoqués, la bonne



Gianni Bonagura dans le rôle de Watson

osmose du duo Gazzolo / Bonagura incarnant Holmes / Watson.

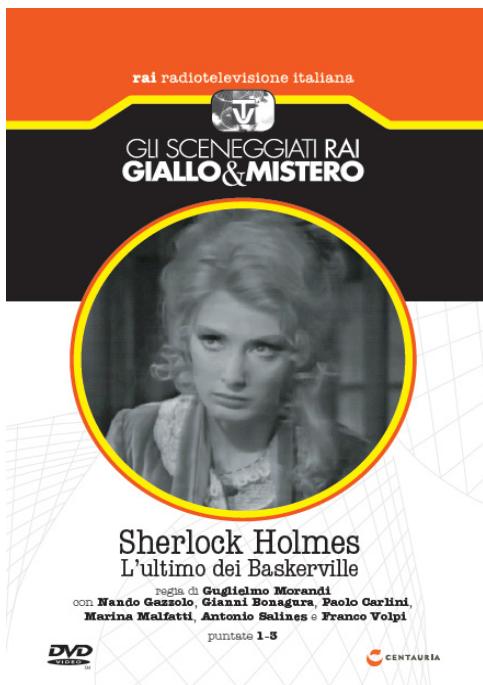
Revenons tout d'abord sur le personnage de Watson, dont nous n'avons pas vraiment parlé jusqu'ici. Contrairement à la plupart des adaptations holmésiennes, Watson a ici un véritable rôle dans les enquêtes. Loin d'être aussi benêt qu'il en a l'air, le bon docteur fait à plusieurs reprises des remarques et déductions qui se révèlent parfaitement justes et font avancer l'intrigue. Certaines d'entre elles sont d'ailleurs attribuées à Sherlock Holmes dans les romans d'origine. C'est par exemple Watson qui souligne ici les incohérences des déductions faites par l'inspecteur Mason dans *La Valle della paura*. Watson n'est donc pas un simple faire-valoir, ce qui rend beaucoup plus crédible sa participation aux enquêtes du détective. On notera par ailleurs, 1968 oblige, que les deux téléfilms se déroulent dans un registre légèrement décalé et humoristique, adoptant une certaine auto-dérision vis-à-vis de l'univers holmésien. Au début de *La Valle della paura*, Watson jette ainsi un regard à la caméra lors du fameux travelling au 221B Baker Street, l'air de dire « Hé, ce n'est pas moi qu'il faut filmer, mais Sherlock Holmes ! C'est lui le héros de l'histoire ». Une manière d'introduire une complicité sympathique avec le spectateur.



La Gazette du 221B

« My name is Holmes. Sherlock Holmes. »

Dans la même idée, malgré son physique peu canonique, Nando Gazzolo ne se départit jamais d'un certain humour et d'une assurance qui, cette fois, est bien holmésienne. Chaque enquête semble



être un paisible jeu de piste pour le détective, qui prend son devoir d'enquêteur avec autant de sérieux qu' de légèreté. Le résultat est plutôt agréable. Alan Barnes, auteur de *Sherlock Holmes on Screen*, note d'ailleurs à ce sujet que Nando Gazzolo adopte dans cette série une attitude qui rappelle à certains égards celle de James Bond ('Gazzolo sought to bring a touch of 007 to Holmes'). Cette analyse est sans doute un peu extrapolée, mais reflète le registre décontracté dans lequel joue Nando Gazzolo. Ce denier a d'ailleurs été jugé suffisamment crédible en Sherlock Holmes pour devenir peu après le doubleur italien de Peter Cushing lorsque la série de la BBC a été diffusée en Italie. On notera d'ailleurs que Gazzolo a également été le doubleur italien de Marlon Brando, Franck Sinatra, Michael Caine ou encore Clint Eastwood. Ce qui, reconnaissions-le, est plutôt bon signe. En somme, une fois passé le cap des défauts de cette série, ce sont finalement ces points positifs et cette atmosphère d'agréable complicité qui restent à l'esprit des spectateurs. D'où l'importance de réhabiliter ces téléfilms en participant à mieux les faire connaître. Bien sûr, cette série n'est pas grandiose, mais elle vaut quand même le détour.

Le Webzine vous a plu?
N'hésitez pas à partager notre site sur les réseaux sociaux
<https://gazette221b.com/>

Rejoignez notre groupe Facebook pour suivre nos actualités
[Groupe Facebook la Gazette du 221B](#)

Si vous voulez nous contacter, poser une question, proposer un article
contact@gazette221B.com



La Gazette du 221B

DES ORANGES ET DES OIES...

MÉTAPHORES ET PROCÉDÉS NARRATIFS DANS LE CANON

Jamais à court d'inspiration, Robin Rowles s'est penché, pour ce numéro de la Gazette, sur des aliments présents dans le Canon. Il analyse ici leurs significations et leurs rôles au sein des aventures de Sherlock Holmes.



Robin ROWLES
Sherlock Holmes Society of London
Guide de Sherlock Holmes Walks
Londres

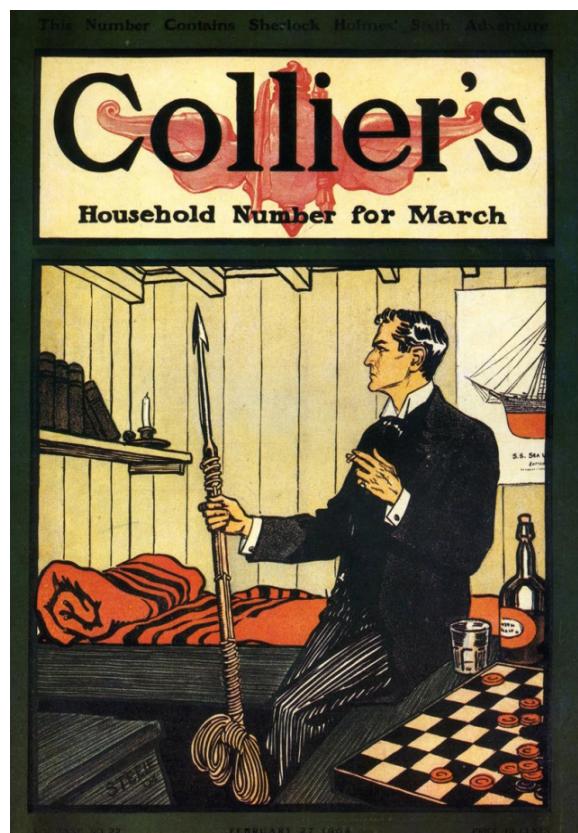
Twitter: @SherlockWalks

A l'époque victorienne, les fruits et les oies, étaient, tout comme aujourd'hui, considérés comme des aliments. Cependant, au sein des aventures de Sherlock Holmes, il s'avère qu'ils ont de temps en temps un autre usage. Ils peuvent par exemple endosser le rôle d'une métaphore ou d'un procédé narratif.

Commençons par les métaphores. Les fruits servent d'éléments de comparaison afin que le lecteur se crée une image mentale de la personne ou de la situation décrite. Ainsi, dans *La Ligue des rouquins*, Jabez Wilson affirme que Fleet Street, qui est sur le chemin de Pope's Court, était couverte d'hommes arborant toutes les nuances de roux. La métaphore « fruitée » est renforcée quand ce même Wilson décrit Pope's Court comme un étal chargé d'oranges. Le terme « étal » fait référence aux chariots utilisés par les vendeurs ambulants qui proposaient des fruits et légumes dans les rues. Puis, Wilson continue de plus belle « toutes les nuances de couleurs étaient présentes : jaune paille, citron, orange, brique, setter irlandais, brun-rougeâtre



Roger Hammond, l'inoubliable Jabez Wilson dans *La Ligue des rouquins* Granada, 1985



Couverture pour *Black Peter*, publié dans *Collier's*
Illustration de Frederick Dorr Steele

comme un morceau de foie, argile ocre... » Notons toutefois que Conan Doyle place les agrumes au début de la liste afin d'établir cette analogie dans l'esprit du lecteur.

Dans *Peter le Noir*, Conan Doyle utilise encore une comparaison avec des fruits. Tandis que Sherlock Holmes interroge des harponneurs en faisant mine de vouloir les recruter pour une expédition de pêche à la baleine, pour prendre au piège le meurtrier de Peter Carey, capitaine au long cours retraité, aussi connu sous le nom de « Peter le Noir ». Holmes a déjà déduit que l'homme qu'il recherche doit être immense et physiquement puissant. L'un des candidats est décrit comme « un petit homme rouge comme une pomme reinette, avec des joues



La Gazette du 221B

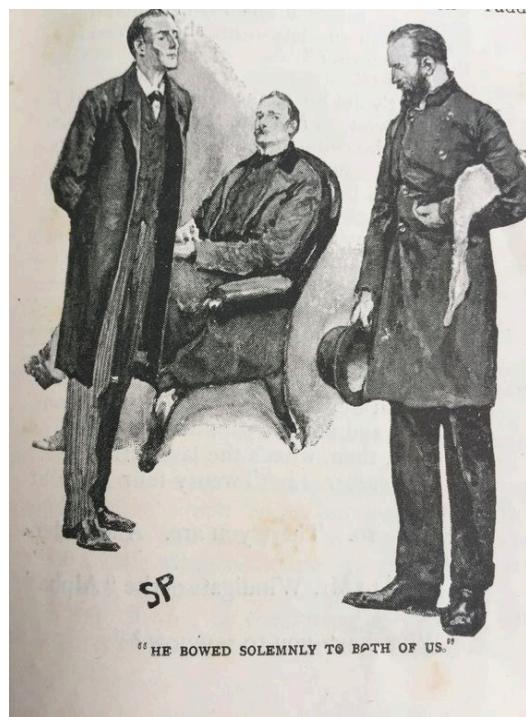
tannées et des favoris blancs ébouriffés ». La reine est une pomme qui devient d'un jaune orangé vif, avec des zébrures rousses quand elle est mûre. Un seul regard suffit à Holmes pour comprendre que l'homme devant lui n'est pas celui qu'il recherche, et le lecteur peut immédiatement visualiser la scène. L'utilisation d'une métaphore utilisant un fruit comme référence accélère le récit, raccourcit la description et fait avancer l'intrigue.

Mais les fruits et les oies servent aussi de procédés narratifs. Dans *L'Escarboucle bleue*, James Ryder est arrêté par Holmes et Watson au marché de Covent Garden. Ils ont suivi la piste de l'oie qu'Henry Baker a fait tomber dans Tottenham Court Road jusqu'à l'auberge Alpha et par conséquent jusqu'à un homme du nom de Breckinridge. Holmes fait habilement révéler à ce dernier où il a acheté son lot d'oies. Il s'agit de l'élevage de Madame Oakshott, au 117 Brixton Road. Bien que le marché de Covent Garden soit essentiellement dédié au négoce de

train de chercher une oie bien particulière et agace passablement Breckinridge avec ses questions incessantes. Holmes et Watson profitent de l'occasion et finissent par emmener Ryder à Baker street.

L'utilisation la plus spectaculaire des fruits comme élément de l'intrigue prend place dans *Les Propriétaires de Reigate*. A la suite d'une enquête particulièrement éprouvante, Holmes se trouve physiquement et mentalement épuisé. Watson l'emmène passer un séjour de repos chez son ami le Colonel Hayter. Le bon docteur espère bien que le calme de la campagne saura revigorer son ami. Toutefois, au grand dam de Watson, Holmes se mêle d'une nouvelle affaire. Un cambriolage bizarre, commis chez Mr Acton, prend un tour alarmant quand le cocher de leurs voisins, les Cunningham, est retrouvé assassiné. Holmes découvre que le lien entre les deux crimes est un petit bout de papier arraché de la main de la victime. Il sait où le trouver, mais se demande comment y accéder. Alors que Holmes, Watson et l'inspecteur Forrester se rendent chez les Cunningham pour discuter de l'enquête. Holmes renverse « accidentellement » une corbeille d'oranges et dans la confusion qui s'ensuit, parvient à récupérer le papier prouvant que les Cunningham sont coupables.

Voilà donc comment Arthur Conan Doyle a su utiliser les métaphores pour susciter des images mentales, éviter d'assommantes description et faire avancer le récit dans *La Ligue des rouquins* et *Peter le noir*. Dans *l'escarboucle bleue* et *Les Propriétaires de Reigate*, la recherche d'éléments singuliers établit des étapes dans le cours du récit. L'oie de Covent Garden et les oranges renversées n'ont aucune valeur symbolique... Il s'agit juste de nourriture, mais dans le premier cas, l'oie met en place le cœur de l'intrigue et dans le second, permet de composer un final spectaculaire. Comme souvent, Conan Doyle détourne l'attention du lecteur. Les fans d'Alfred Hitchcock reconnaîtront ce procédé, appelé le « MacGuffin », qui consiste à placer la clé du mystère dans un objet banal que tout le monde voit sans le remarquer.



fruits et légumes, les étals de bouchers n'étaient pas rares, en particulier à la période de Noël. Holmes et Watson sont loin d'être les seuls à poser des questions sur les oies. James Ryder est également en



La Gazette du 221B

INTERVIEW DE STEVEN DOYLE

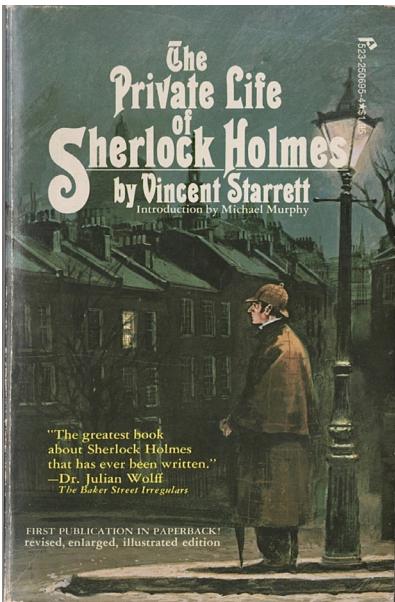


Présenter Steven Doyle est un gageure tant ses activités sont nombreuses et variées. Fondateur, avec son ami Mark Gagen, de Wessex Press et Gasogene Books, éditeur du *Baker Street Journal* et hôte, depuis quelques semaines, de leurs podcasts bimensuels, il n'a pourtant pas hésité à se lancer un nouveau défi : relancer la mythique *Sherlock Holmes Review* qu'il a créée et dirigée de 1986 à 1996. Il a accepté avec générosité et bienveillance de répondre à nos questions.

G221B : Bonjour Steven, pouvez vous vous présenter et nous raconter votre parcours holmésien ?

Steven Doyle : Je m'appelle Steven Doyle et j'ai un parcours holmésien très long et très dense. Cela a commencé quand j'avais 14 ans. On m'a offert pour Noël un fac-similé des *Aventures* et des *Mémoires* de Sherlock Holmes et j'en suis immédiatement tombé amoureux. Je me souviens aussi avoir reçu peu de temps après *La Solution à 7 pourcent* en livre de poche et *La Vie privée de Sherlock Holmes* dans l'édition Pinnacle. C'est à partir de ce moment-là que je suis devenu totalement accro, j'ai lu l'intégralité du Canon et tout ce sur quoi je pouvais mettre la main. Aux alentours de mes 15 ans, j'ai découvert l'existence de clubs holmésiens,

comme les Baker Street Irregulars et leur « filiales » locales, connues sous le nom de « scions » il y en avait justement une là où je vivais à



l'époque : South Bend, dans l'Indiana (la ville qui abrite la fameuse université Notre Dame). Ce groupe s'appelait « Les cyclistes solitaires de South Bend » et j'en devins le plus jeune membre. Pendant mes années de lycée, j'ai un peu mis en veille ces activités holmésiennes mais, dès que je suis entré à l'université, le feu s'est ravivé et je suis res-

té un holmésien depuis lors. J'ai lancé un journal holmésien trimestriel, appelé « *The Sherlock Holmes Review* » qui fut publié de 1986 à 1996. Quand le journal a atteint son rythme de croisière, nous avons entrepris, avec mon ami et coéditeur Mark Gagen, de créer Wessex Press, une petite maison d'édition consacrée à Sherlock Holmes, Arthur Conan Doyle et tout son univers. Peu de temps après, nous avons pu racheter la maison d'édition « Gasogene Press » et l'avons rebaptisée « Gasogene Books ». Elle est devenue une annexe de Wessex Press. Nous avons évolué peu à peu et sommes devenus les plus grands éditeurs de livres holmésiens au monde. J'ai aussi eu le privilège de devenir un membre des Baker Street Irregulars. Être un holmésien m'a offert d'extraordinaires opportunités de voyages, de rencontres avec des personnes exceptionnelles et plein d'autres expériences que je n'aurais jamais cru pouvoir réaliser. Et tout ça... grâce à Sherlock Holmes.

G221B : Justement, pouvez-vous nous raconter l'histoire de cette revue ?

Steven Doyle : *The Sherlock Holmes Review* a

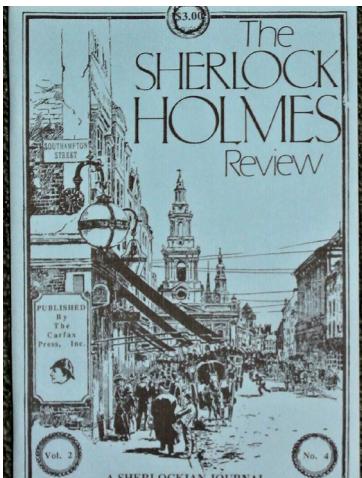


crédit photo : © Wessex Press, LLC



La Gazette du 221B

commencé de façon modeste. L'idée m'est venue en voyant ma femme rédiger un petit journal littéraire pendant ses études. Je travaillais alors en tant que producteur vidéo dans le service de communication de l'université de médecine de l'Indiana et les journaux holmésiens qui paraissaient à l'époque commençaient à m'ennuyer un peu. En tant que vidéaste, j'ai une imagination très visuelle et j'étais très inspiré par le Strand Magazine, qui était, en termes de design, très en avance sur les autres publications de l'époque. Je me suis associé avec un collègue graphiste qui était intéressé par l'idée de créer une petite maison d'édition. Il m'a appris les bases du graphisme et de la mise en page, et de mon côté, j'avais le projet global et les connaissances sur Sherlock Holmes pour le réaliser. Nous n'avons fait imprimer que 100 exemplaires du premier numéro, mais ils ont été vendus en quelques semaines. Le deuxième a été tiré à 200 exemplaires et nous nous sommes retrouvés en rupture de stock encore plus vite. Puis, en décembre 1987, nous avons rassemblé le 3 et le 4 en un double numéro et ce fut la consécration. Ce numéro contenait des interviews exclusives de Jeremy Brett et Peter Cushing, deux grands interprètes de Sherlock Holmes. Il y avait aussi des essais passionnants, des analyses, des critiques et plein d'autres choses... Tout cela a vraiment façonné l'esprit de notre publication. Au cours des dix ans qui suivirent, nous avons eu des interviews mémorables avec d'éminents holmésiens, des auteurs, une autre interview de Jeremy Brett et une de Michael Cox, le créateur et producteur exécutif de la série de la Granada. Durant cette décennie, nous avons organisé également cinq conférences et continué à faire évoluer le design et le style de notre journal. Au milieu des années 1990, alors que nous avions atteint le maximum de production, qui tournait autour de 1500



crédit photo : © Wessex Press, LLC

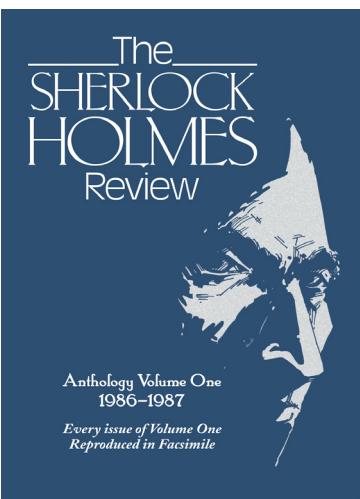
exemplaires de chaque numéro, le journal était devenu si cher à produire que nous nous sommes résolus à arrêter l'aventure.

G221B : Expliquez-nous pourquoi the Sherlock Holmes Review était considérée comme en avance sur son temps.

Steven Doyle : Je pense que le journal était considéré comme en avance sur son temps pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il ne ressemblait en rien à ses concurrents les plus connus, qui arboraient un style très traditionnel et un contenu un peu rébarbatif. Ensuite, la Sherlock Holmes Review n'était liée par aucune règle issue d'une tradition ou d'une histoire. Nous nous sentions libres de publier tout ce qui nous plaisait : des essais classiques, des interviews, des articles sur la pop culture... Et enfin, nous avions l'insouciance de la jeunesse et ça se sentait dans la façon dont nous menions nos interviews et parlions des livres. Il n'a pas fallu longtemps pour que l'influence de la Sherlock Holmes Review se remarque sur d'autres magazines !

G221B : Quelle a été, selon vous, la plus grande réussite de ce journal ?

Steven Doyle : Il y a un certain nombre de choses qui me viennent à l'esprit, et ce ne sont pas forcément celles auxquelles penseraient les gens qui ont suivi cette aventure de moins près. Ce dont je suis le plus fier, c'est d'avoir mis la barre haut dans le domaine des publications holmésiennes. A l'époque où nous avons sorti notre premier numéro, des magazines tels que celui des Baker Street Irregulars ou le Sherlock Holmes Journal étaient de facture très classique. Quand la Sherlock Holmes Review est apparue, des revues ont relevé leur niveau d'exigence et ça a fait progresser tout le monde. On a



crédit photo : © Wessex Press, LLC



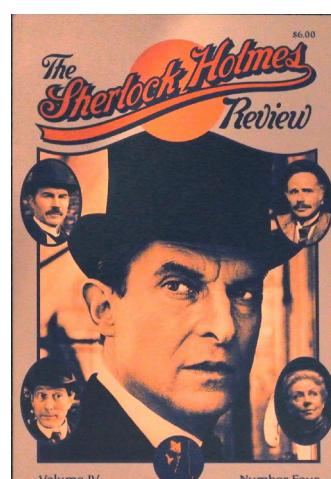
La Gazette du 221B

fait la même chose en ce qui concerne l'édition de livres... En gros, nous avons voulu montrer que les publications holmésiennes ne devaient pas avoir l'air d'un travail amateur.

G221B : Les interviews avec Jeremy Brett ou Peter Cushing ont dû être des expériences mémorables. Pouvez-vous nous raconter comment ça s'est passé ?

Steven Doyle : C'est ce dont les gens se souviennent le plus au bout de toutes ces années. J'ai toujours pensé que rien n'est impossible. Je pense même que tout est possible si la volonté est là ! Quand j'ai voulu publier un journal holmésien, même si je n'avais jamais rien fait dans ce domaine, je me suis simplement lancé... Pourquoi ne pas tenter le coup ? J'avais la même philosophie à propos du contenu. Je me suis demandé ce que moi, j'aimerais trouver dans un journal holmésien. À ce moment-là, la série de la Granada était au top, alors j'ai naturellement pensé à une interview de Jeremy Brett. Aux Etats-Unis, la série était diffusée sur PBS et les partenaires américains de la Granada, WHGB, étaient localisés à Boston. J'ai réussi à avoir le numéro de Rebecca Eaton, une des productrices du feuilleton. Je me suis présenté comme l'éditeur de la *Sherlock Holmes Review*, en essayant de paraître le plus sérieux possible.

Elle s'est montré très généreuse et ma donné le numéro du service publicité de la Granada, à Manchester. J'ai appelé et un homme nommé Peter Grey a organisé l'interview avec Jeremy. J'ai fini par l'avoir au bout du fil, chez lui, dans son appartement de Clapham Common et ce fut une des interviews les plus longues et les plus complètes qu'il ait jamais données sur Sherlock Holmes. Quelques années plus tard, quand il est venu aux USA faire une publicité pour PBS, j'ai obtenu une seconde interview de lui, mais cette fois, je l'ai rencontré en personne à Chicago.



crédit photo : © Wessex Press, LLC

L'interview avec Peter Cushing a été réalisée de façon similaire. Je ne me souviens plus comment, mais j'ai obtenu le numéro de son agent et nous avons fait l'interview par téléphone. C'était une expérience incroyable !

G221B : Comment vous est venue l'idée de relancer la revue ?

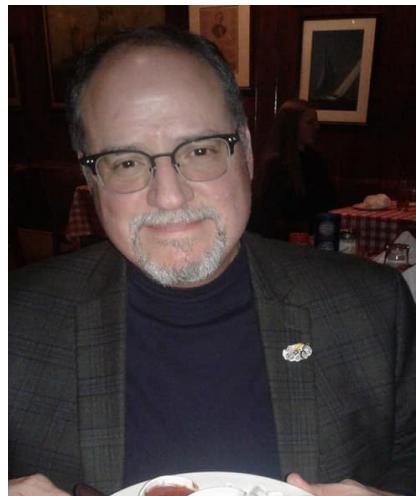
Steven Doyle : L'idée de ressusciter la *Sherlock Holmes Review* a germé quand je me suis rendu compte qu'une nouvelle génération était en train de la découvrir. Je voyais par exemple des gens poster sur internet des photos d'anciens numéro et demander « Qu'est-ce que c'est ? Je n'en ai jamais entendu parler... » ; ce à quoi beaucoup de gens répondaient en faisant l'éloge du magazine et regrettant qu'il ait disparu. J'ai aussi trouvé, un jour, dans une petite librairie au fond de l'Indiana, un exemplaire hyper rare du premier numéro. J'y ai vu un signe qu'on devait recommencer.

G221B : Quel sera votre rôle exact dans cette nouvelle version ?

Steven Doyle : Je serai l'éditeur et le directeur de publication. Je sollicite les contributions et lis les propositions qu'on nous fait. Je suis donc le principal responsable de ce que contiendra la revue et de son apparence.

G221B : Vous travaillez seul, ou y-a-t-il une équipe autour de vous ?

Steven Doyle : Mon partenaire, Mark Gagen qui travaille pour Wessex Press va m'aider pour le graphisme et la réalisation des numéros. Par ailleurs, il y aura un certain nombre de personnes qui m'aideront en écrivant des critiques de livres par exemple.



Mark Gagen - Co-fondateur de la *Sherlock Holmes Review*



G221B : Le paysage holmésien a beaucoup changé depuis 1996. Qu'attendez-vous de ce retour ?

Steven Doyle : Ce sera différent car au lieu d'un magazine trimestriel, nous ne publierons qu'un numéro par an. Il paraîtra en janvier. Il sera donc plus volumineux que les anciens numéros de la SHR, mais il gardera les mêmes caractéristiques. Je sais que c'est une période différente, mais je pense que les thèmes holmésiens classiques sont intemporels. J'espère bien les faire connaître à une nouvelle génération !

G221B : Selon vous, l'abondance de nouvelles adaptations holmésiennes, et plus particulièrement les succès des films de Guy Ritchie, du *Sherlock* de la BBC ou d'*Elementary* aura-t-elle un impact sur la ligne éditoriale ?

Steven Doyle : La *Sherlock Holmes Review* s'est toujours intéressée aux incarnations de Sherlock Holmes dans la pop culture. Nous sommes de grands fans des adaptations à l'écran ou sur scène. Donc naturellement, nous nous pencherons sur les productions les plus récentes. Pour tout dire, il y aura une longue interview de Robert Doherty (le créateur et producteur exécutif d'*Elementary*) dans le premier numéro de la nouvelle version de la SHR qui sortira en janvier.

G221B : Quels seront les critères de sélection des articles publiés ?

Steven Doyle : C'est très simple... Il faut que j'aime le texte qui m'est proposé...et c'est tout !

G221B : Avez-vous d'ores et déjà reçu beaucoup d'articles ?

Steven Doyle : Oui, et nous venons d'accepter le dernier aujourd'hui même.

G221B : Qu'est ce qui distinguerà la SHR des autres publications holmésiennes ?



Steven Doyle : Je pense que, comme à nos débuts il y a de nombreuses années, personne d'autre ne couvre un éventail de sujets aussi varié

que nous. Mais ce sera avant tout à vous de me dire où se trouvent les différences.

G221B : Que peut-on vous souhaiter, à quelques mois de la sortie du premier numéro ?

Steven Doyle : Souhaitez-nous que la foudre puisse frapper deux fois au même endroit... et une bonne chance holmésienne !

Pour connaitre les actualités de la *Sherlock Holmes Review* et commander l'anthologie 1986-1996, rendez-vous sur le site de Gasogene Books

PORTRAIT SHINOIS DE STEVEN DOYLE



Si vous étiez une aventure de Sherlock Holmes ?

- Je serais *Le Dernier Problème*

Si vous étiez un lieu ou un objet canonique ?

- Un gasogene

Si vous étiez une qualité du détective ?

- L'observation et la déduction.

Et un défaut ?

- J'ai horreur de détruire des documents !

Si vous étiez un criminel ou un méchant ?

- Moriarty, bien sûr !

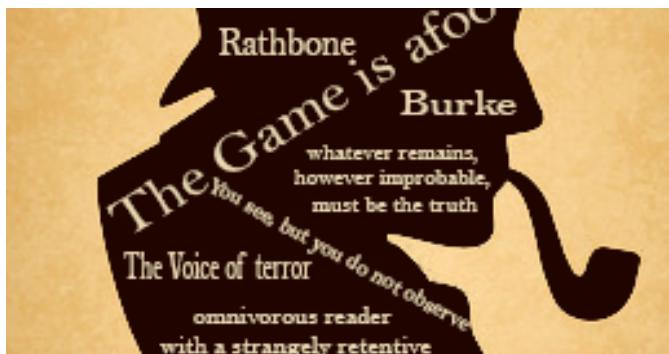
Si vous étiez une femme présente dans le canon ?

- Irene Adler, bien sûr !





PORTRAIT SHINOIS DE STEVEN DOYLE



Si vous étiez un film ou série adaptés de Sherlock Holmes ?

- Sans conteste, la série de la Granada avec Jeremy Brett.

Si vous étiez un acteur qui a joué Sherlock Holmes ?

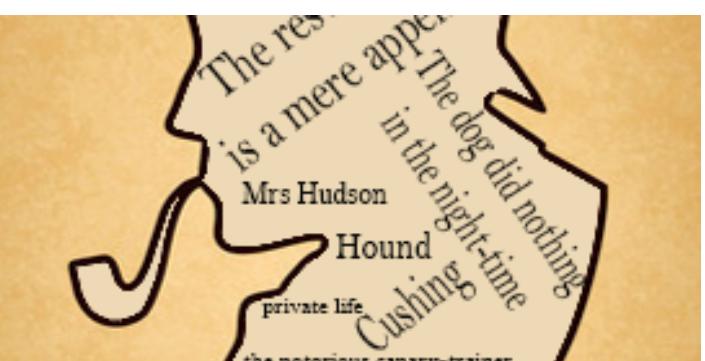
- Jeremy Brett



Et Watson ?

- Ah, c'est plus difficile... Je dirais Robert Duval dans *Sherlock Holmes attaque l'Orient Express*

Si vous étiez une question sans réponse dans les histoires ?



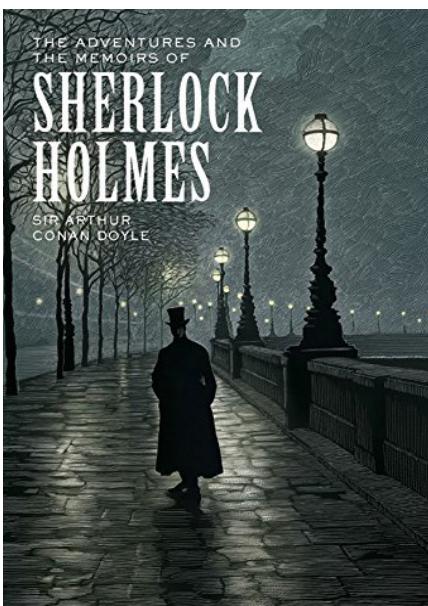
-Pourquoi Sherlock Holmes se méfiait-il des femmes ? Que s'est-il passé dans sa vie pour qu'il en arrive à ressentir ça ?

Si vous étiez une odeur, une couleur ou un son en lien avec Sherlock Holmes ?

-Le violet

Si vous étiez une citation canonique ?

- « Vous connaissez mes méthodes ! ».



Si vous étiez un bon souvenir associé à Sherlock Holmes ??

-Un Noël de mon enfance, où j'ai reçu en cadeau *Les Aventures et les Mémoires de Sherlock Holmes*.

Si vous pouviez rencontrer Sherlock Holmes, Watson ou Arthur Conan Doyle, qu'aimeriez-vous qu'ils vous disent ?

- C'est moi qui voudrais leur dire une chose : Merci !



LA LITTÉRATURE AU TEMPS DE SHERLOCK HOLMES



par Fabienne COURROUGE
fondatrice de la gazette du 221B
fabienne.courouge@gazette221b.com

Conan Doyle publia les histoires de Sherlock Holmes de 1887 à 1927 et il est difficile d'imaginer une période où la société se transforma aussi radicalement. D'un point de vue artistique, les aventures du grand détective côtoyèrent, sur les étals des librairies, aussi bien les derniers romans réalistes victoriens que les essais de Sigmund Freud, *La Guerre des mondes*, *À la Recherche du temps perdu* ou *Ubu roi*...

Dans cette chronique et celle du prochain numéro, sera examiné ce qu'en français, nous appelons d'une façon générique « la littérature policière », mais qui regroupe en réalité toute une série de sous-genres que la langue anglaise détaille : « detective fiction », « police novel », « murder mystery », « whodunnit », etc. Cette première partie analyse comment les crimes seuls ont dans un premiers temps séduit le public pour évoluer avec le temps vers des histoires plus complexes.

NEWGATE NOVELS, PENNY DREADFULS ET SENSATION NOVELS : LES PREMIÈRES « CRIME FICTIONS » DE L'ANGLETERRE VICTORIENNE

Les premières occurrences de récits construits autour de la notion de crime sont apparues dès la fin du 18^e en Angleterre. Elles étaient alors centrées sur les crimes et leurs auteurs plus que sur l'enquête. Ces premières « crimes fictions », couronnées d'un véritable succès populaire, connurent leur apogée des années 1820 à 1860. Elles se déclinèrent cependant sous des formes variées au cours de cette période. Les trois principales, dans l'ordre chronologique de leur émergence sont les Newgate novels, les penny dreadfuls et les sensation novels.

Newgate novels

Les Newgate novels ont pour origine un goût populaire pour les biographies de criminels. En 1773, parut pour la première fois sous forme de livre le Newgate calendar, tirant son nom de la célèbre prison londonienne, qui proposait aux lecteurs une publication de la liste des criminels en attente d'un procès, à laquelle s'ajoutait, pour chaque détenu, une description détaillée et exhaustive des crimes commis et des éléments biographiques soulignant la déchéance morale de ces hors-la-loi. Bien que se déclarant « pédagogiques » et utiles pour faire respecter les idées contemporaines sur le vice et la vertu, ces chroniques ouvrirent chez les lecteurs un appétit pour les récits criminels. C'est ainsi qu'apparut entre la fin des années 1820 et 1847, un nouveau type de roman : les Newgate

novels (cette appellation, postérieure à la parution des œuvres, est attribuée à William Makepeace Thackeray, fervent détracteur du genre).



Ces récits établissent une biographie romancée et volontiers mélodramatique d'un criminel. Ils incitaient le lecteur à compatir avec un protagoniste, fondamentalement « bon », mais victime de l'injustice sociale. Ils sont en général inspirés de la vie de bandits du 18^e siècle connus du



La Gazette du 221B

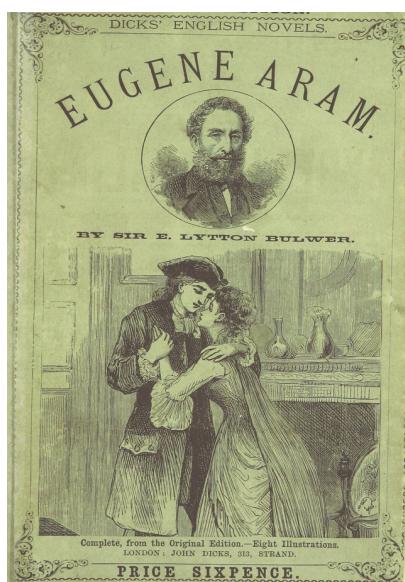
grand public, tel Jack Sheppard, dont les méfaits et les évasions sensationnelles furent racontés (entre autres) par William Harrison Ainsworth.

Les auteurs les plus populaires furent sans conteste Edward Bulwer-Lytton (*Paul Clifford*, 1830, *Eugene Aram*, 1832, *Lucretia*, 1846) et William Harrison Ainsworth

(*Rockwood*, qui relate l'histoire du bandit de grand chemin Dick Turpin publié en 1834, et *Jack Sheppard* paru en 1839). Cependant, On retrouve l'influence de ce genre littéraire-dans des œuvres classiques du 19^e siècle telles

qu'*Oliver Twist* (Charles Dickens, 1837), dans lequel le personnage de Fagin semble être inspiré par la figure réelle d'Ikey Solomon, voleur et receleur londonien dont les arrestation et le procès avaient fait la une des journaux, *Barnaby Rudge* (1840-41) ou *Catherine* (William Thackeray, 1839) qui se voulait une satire des Newgate novels, mais fut reçue comme l'un d'eux par les critiques de l'époque.

Ces romans se situent à la croisée de deux principes d'écriture : d'une part, ils se veulent une chronique de la vie de ces célèbres criminels, et d'autre part ils vont au-delà d'une simple narration de faits pour laisser place à l'imagination.

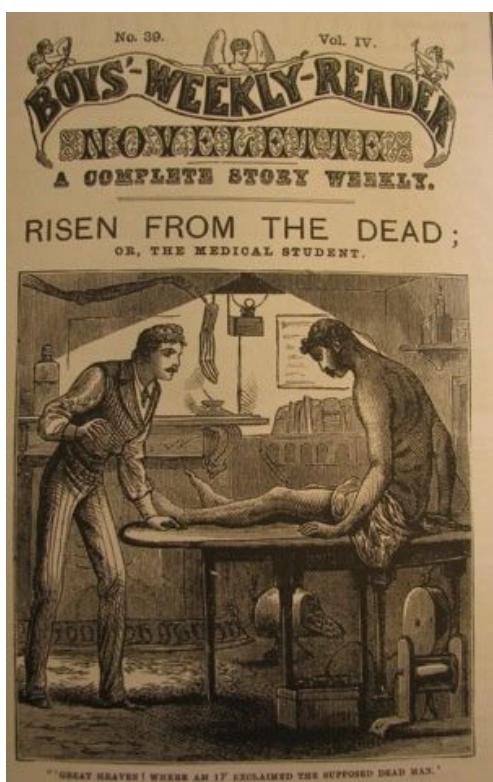


Ikey Solomon

Ce conflit entre deux tendances, la chronique et la fiction, est plus ou moins marqué selon le roman : *Paul Clifford*, d'Edward Bulwer-Lytton, par exemple est définitivement plus marqué du sceau de l'imagination, étant donné que le personnage central du criminel est fictif ; cependant, le mélange entre fiction et faits demeure, de près ou de loin, intrinsèque à la production de tous les Newgate novels.

Penny dreadfuls

Bien que les deux sous-genres soient relativement proches, ce rapport à la réalité marque une des différences notables entre les Newgate novels et les penny dreadfuls (appelés penny blood jusqu'en



1860). Ces derniers sont constitués de courts récits illustrés, imprimés dans des journaux hebdomadaires bon marché (un penny, comme leur nom l'indique) et destinés principalement à une classe ouvrière constituée de jeunes hommes. Chaque numéro ou épisode hebdomadaire comptait huit pages, parfois seize, avec une illustration en noir et blanc. Un autre trait distinctif entre les deux genres réside en la distance prise par les penny dreadfuls avec la notion d'éducation et de morale



La Gazette du 221B

qui sous-tendaient encore les Newgate novels. Inspirés des articles sur les exécutions publiques



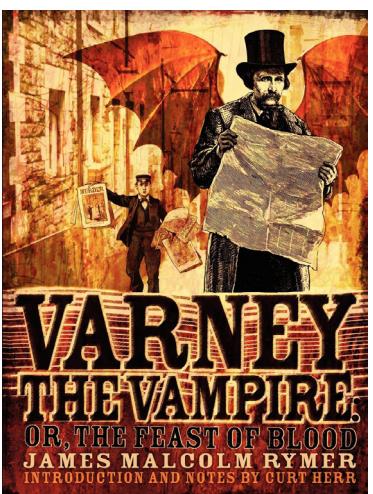
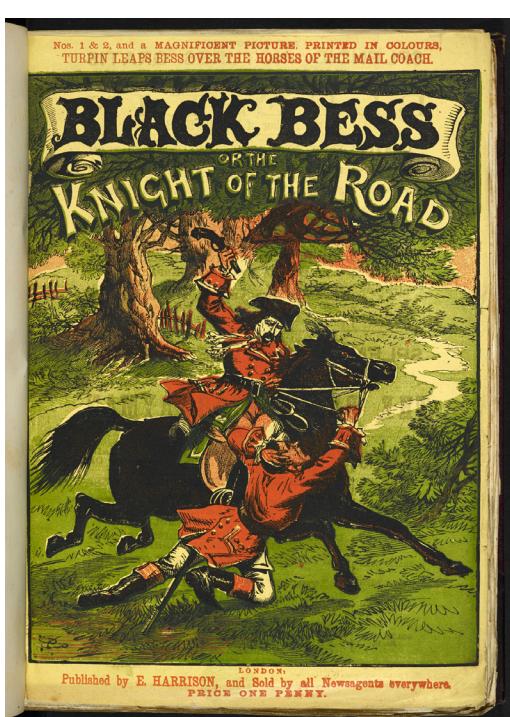
eux-mêmes étaient parfois des réimpressions, ou parfois réécritures, des premiers thrillers gothiques tels que *Le Château d'Otrante* (Castle of Otranto, roman d'Horace Walpole paru en 1764) ou *Le Moine* (de Matthew Gregory Lewis, publié en 1796). Des personnages réels sont parfois encore présents, comme le fameux bandit de grand chemin Dick Turpin cité plus haut. Cependant dans le penny dreadful *Black*

publiés dans les journaux à sensations, les intrigues des penny dreadfuls étaient réduites aux «morceaux croustillants». Ils racontaient des aventures, de pirates ou des histoires de bandits de grands chemins. Les récits

Bess or the Knight of the Road, par Edward Viles, publié en 254 épisodes, Turpin prend des allures de héros aux exploits surhumains, capable de parcourir à cheval en l'espace d'une nuit la distance de Londres à York (320km)... Puis quand les meurtres réels ne furent plus assez pittoresques, les auteurs de penny dreadfuls n'ont pas hésité à en inventer. Les «héros criminels» fictifs connurent un succès encore plus foudroyant que leurs prédecesseurs réels. Ce fut le cas, par exemple, de Sweeney Todd, le démoniaque barbier de Fleet street, mondialement connu depuis son adaptation à l'écran par Tim Burton et qui fut popularisé pour la première fois dans le roman sérialisé *The String of Pearls* dont la publication commença en 1846. Son créateur, James Malcolm Rymer, l'un des auteurs de penny dreadfuls les plus prolifiques, alla même plus loin dans le sensationnel en mettant en scène des personnages principaux surnaturels issus du folklore britannique tels que Spring-Heeled Jack (ou

Gentleman Jack), personnage capable de faire des bonds extraordinaires, doté d'une physionomie diabolique, de doigts crochus et d'yeux semblables à des boules de feu ou *Varney the vampire*, qui raconte, sur pas moins de 232 chapitres, les aventures de Sir Francis Varney, devenu un vampire après avoir accidentellement tué son fils.

Les penny dreadfuls, raffolaient en effet des histoires d'aristocrates dévoyés, surtout mises en parallèle d'une vie urbaine misérable plus familière à leurs lecteurs. Un des plus populaires d'entre eux, *Mysteries of London* fut publié pendant 12 ans, en 624 épisodes. Inspiré, au départ, par *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, il s'est cependant rapidement éloigné de son modèle.





La Gazette du 221B

Plutôt que des récits de bandits de grand chemin, ce feuilleton décrivait la vie quotidienne des londoniens, soulignant en particulier le contraste entre la vie misérable dans les bidonvilles et le luxe décadent des quartiers riches.

Sensation novels

Ce motif, d'une vie inavouable cachée derrière les murs des familles respectables en apparence, fut un des moteurs des romans dont l'apparition suivit, chronologiquement sinon thématiquement, les penny dreadfuls : les sensations novels. Ils furent définis comme des « romans avec un secret ». *La femme en blanc*, de Wilkie Collins, paru en 1860, est considéré comme le pionnier du genre. Il raconte le malheureux



Affiche pour la pièce de théâtre adaptée de *The Woman in White*, illustration de Frederick Walker, 1871

destin de deux jeunes femmes enferrées dans les machinations complexes d'un aristocrate scéléрат.

Adultères, enfants illégitimes, complots familiaux, identités secrètes sont en effet des figures récurrentes des sensations novels, comme ils le seront plus tard dans de nombreuses affaires dénouées par Sherlock Holmes. Ainsi *Le Secret de Lady Audley* (Mary Elizabeth Braddon, 1862) révèle la folie d'une jeune femme devenue involontairement bigame, et *East Lynne*, d'Ellen Wood (publié sous le nom de

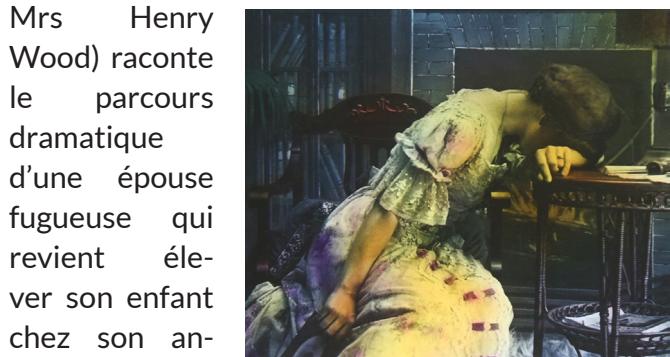
Mrs Henry Wood) raconte le parcours dramatique d'une épouse fugueuse qui revient élever son enfant chez son ancien mari, mais au titre de gouvernante.

Avant l'apparition des sensation novels, ce

thème du secret était déjà fort répandu, dans toute la littérature du 19^e siècle britannique. On peut les retrouver dans *Raison et sentiments*, de Jane Austen, publié en 1811 ou encore dans *Jane Eyre et les Hauts de Hurlevent*, parus tous deux en 1847. Mais, au-delà d'histoires individuelles, la problématique qui sous-tend les sensation novels se rapporte, au fond aux relations de classe, et à la manière dont la hiérarchie sociale est maintenue par la volonté de la classe supérieure de resserrer ses rangs et de maintenir ses secrets plutôt que de les soumettre à une justice plus vertueuse mais potentiellement embarrassante.

On peut émettre l'hypothèse que de la combinaison entre le goût des crimes domestiques et cette soif populaire de voir la justice triompher est née

la figure du détective. Ses premières manifestations apparaissent déjà dans les penny dreadfuls et les sensation novels tardifs avant de s'approprier un genre à part entière : la « detection fiction », à l'émergence de laquelle sera consacrée la prochaine chronique.



Ellen Wood
East Lynne

OXFORD WORLD'S CLASSICS

